

NEIL SMITH

# LA BOÎTE À PAPILLON

(NOUVELLE)

áto

áto



DU MÊME AUTEUR

*Boo*, Alto, 2015

*Big Bang*, Les Allusifs, 2008; Alto, 2016

Neil Smith

# LA BOÎTE À PAPILLON

Traduit de l'anglais  
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Smith, Neil, 1964-

[Bang crunch. Français]

Big bang

Traduction de : Bang crunch.

ISBN 978-2-89694-257-2

I. Saint-Martin, Lori, 1959- . II. Gagné, Paul, 1961- . III.  
Titre. IV. Titre : Bang crunch. Français.

PS8637.M565B3514 2016 C813'.6 C2016-940099-9

PS9637.M565B3514 2016

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier  
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement  
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**  
Funded by the Government of Canada

© Neil Smith, 2007

Titre original : *Bang Crunch*

Publié en accord avec Alfred A. Knopf Canada,  
une division de Penguin Random House Canada Limited.

Illustration :

Naoto Hattori, *Genesis*  
([www.naotohattori.com](http://www.naotohattori.com))

ISBN 978-2-89694-257-2

© Éditions Alto, 2016

*Pour Christian Dorais*



Je me rappelle avoir posé pour mon père. La première fois, j'avais cinq ans.

Cet après-midi-là, ma mère a lancé le bol de notre teckel à l'autre bout de la cuisine et a attrapé mon père en plein sur le menton. Puis elle a entassé ses valises dans sa Rambler et a démarré sur les chapeaux de roues. Quand Fred est sorti furtivement de son studio, j'inscrivais mes empreintes digitales dans les mottes d'Alpo qui jonchaient le linoléum. Il a essuyé mes mains et m'a déposé sur le canapé.

Il ne m'a pas menti. Il n'a pas dit : « Elle va revenir. » En fait, il a à peine desserré les dents. Il est simplement allé chercher son carnet à croquis pour saisir sur le vif mon ébahissement.

Sautons dix-sept années. C'est le vernissage de la rétrospective de Fred. Me voici à nouveau en train de poser. À une certaine époque, j'arrivais à tenir la pose pendant des heures à la fois. Ce soir, cependant, j'ai déjà le torticolis et des fourmis dans les jambes.

Je pose au centre-ville, dans la vitrine de la galerie Nurani. Le directeur a eu l'idée de placer mon vieux lit, notre lampe sur pied en verre coloré et notre armoire ébréchée dans la vitrine, exactement comme ils le sont dans un des tableaux de Fred.

Nous recréons un moment, a dit le directeur.

— Un moment de quoi? ai-je demandé.

— À toi de décider, a-t-il répondu. Après tout, c'est ta rétrospective à toi aussi.

Je suis assis en tailleur sur le lit, un coffre peu profond, vitré, posé sur les genoux. À l'intérieur est épinglé un *Morpho peleides*. Un morpho bleu. Un parmi les dizaines de papillons que, enfant, je collectionnais.

Mes yeux se portent vers une affiche accrochée dans la vitrine. Elle fait face à la rue pour que les passants puissent la lire. Elle dit : FRED ROBERTSON, 1997, *La boîte à papillon*.

Pour moi, c'est comme une épitaphe.

Je vis à Hammond, non loin de la ville – à peine un saut de puce, se plaisait à répéter Fred. J'habite la maison en briques à étage devant laquelle on voit un bosquet de bouleaux qui pèlent. La véranda est si enfoncée que, de la rue, on a l'impression qu'elle sourit.

Le jour où Fred a fait le croquis de *La boîte à papillon*, j'avais seize ans et j'étais aussi décharné qu'une sculpture de Giacometti. Mon père m'a fait asseoir sur mon lit. Il a redressé mes épaules et a repoussé ma frange sur mon front.

Il s'est assis en face de moi. Il portait une cravate, un blazer et des chaussures lie-de-vin bien polies.

C'est l'attirail qu'il portait pour dessiner. Vous auriez pu le prendre pour un banquier et non pour un artiste doublé d'un professeur.

En voyant son crayon faire du patinage artistique sur la page, je suis revenu en rêve sur le périple que nous avons effectué sous les tropiques du Mexique. C'est là que j'avais capturé le morpho bleu, la broche iridescente qui occupait le coffre que j'avais sur les genoux.

— Dis donc, Jack, cesse de gigoter.

J'étais aussi immobile qu'une statue. C'était une petite blague entre nous. Fred savait qu'il aurait une crampe à la main bien avant que je ne perde la pose.

— Tu veux savoir comment je m'y prendrais pour dessiner? ai-je demandé.

— Je t'écoute.

Du pouce, il étalait la mine de plomb sur la page.

Je prendrais une photographie de l'image, puis je tracerais dessus un quadrillage. Les cases mesureraient deux centimètres sur deux. Dans mon cahier à croquis, je tracerais ensuite un autre quadrillage dont les cases seraient deux fois plus grandes. En me guidant sur les lignes, je clonerais l'image – ce serait la même, mais deux fois plus grande.

Les yeux de Fred allaient de son modèle à son cahier, comme une balle de ping-pong.

— Tu n'aurais pas le sentiment de t'enfermer dans tes petites cases?

Justement.

Quelques jours plus tard, j'ai mis ma technique à l'épreuve. J'ai retrouvé un numéro du *National Geographic* où il était question du papillon bleu. J'ai arraché une photo pleine page et je l'ai quadrillée.

Sur du papier d'aquarelle, j'ai reproduit le *Morpho peleides*, puis j'ai effacé les lignes et peint les ailes du papillon en bleu.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Pas mal, a répondu Fred.

J'ai étudié mon papillon. Il était tellement bidimensionnel. Plat, inanimé. Mais alors Fred l'a plaqué contre la fenêtre de son studio et le papillon s'est illuminé, comme un vitrail. Puis il a agité les bords du dessin jusqu'à ce que le morpho batte des ailes et s'envole.

— Hou ! hou ! hou ! Méchant loup ! Sors de ton vilain trou...

Je lève les yeux et j'aperçois le visage lunaire du directeur entre les plis des rideaux qui tapissent le fond de la vitrine.

— Pardon ?

Les lunettes à la Ben Franklin du directeur glissent sur son nez.

— Tu es libéré.

J'ai rencontré le directeur lors de la première exposition de Fred à la galerie Nurani. J'avais douze ans et je l'ai appelé le Croquemort parce que, la semaine précédente, nous avons assisté aux funérailles de ma grand-tante. Une erreur bien compréhensible, avait admis Fred. Ils s'occupaient l'un et l'autre des restes des morts.

Le directeur entre dans la vitrine et pose son postérieur sur le bord du lit. Il pousse un soupir mélancolique.

— Tu sais, Jack, il n’y a pas de meilleur moyen empirique de suspendre le cours du temps que l’œuvre de ton père.

Ainsi flagorne-t-on dans le monde de l’art.

— Fred est avec nous en pensée, dit le directeur.

Son haleine sent le vernissage : camembert et raisin vert.

— Il est heureux que de si nombreuses personnes soient venues admirer son travail.

Sans doute sont-elles nombreuses aussi à regretter de ne pas avoir acheté plus tôt, avant que les prix ne montent en flèche.

Le directeur tire son mouchoir de sa poche et nettoie ses petites lunettes à monture métallique, tandis que des gens défilent dans la rue. Trois éclairuses se plaquent contre la vitre comme des geckos.

Le directeur me tapote la main et se lève.

— Tu préfères visiter l’exposition après le départ des autres ?

Je hoche la tête.

La seule chose qui surpasse une exposition sans visiteurs, c’est une exposition sans œuvres d’art.

L’été, Fred était libéré des cours d’art moderne qu’il donnait au collège Perkin. Il passait ses journées enfermées dans son studio, rallonge en forme de bosse à l’arrière de la maison que nous appelions Quasimodo.

Un jour, je suis rentré à vélo de Créatures, l’animalerie où j’occupais un emploi d’été, et j’ai rejoint Fred dans son studio.

— Dis donc, mon vieux, tu commences à sentir le renfermé, ai-je dit. Il faudrait t'aérer un peu.

Il a levé de sa toile des yeux embrumés. À côté de lui, ses tubes de couleur étaient alignés par teinte.

— Que dirais-tu d'une petite promenade? ai-je demandé.

Alice, notre teckel arthritique, s'est avancée sur le parquet en faisant clic-clac.

— Peut-être plus tard.

— Écoute, ça fait trois jours que tu n'as pas mis le nez dehors. Depuis deux semaines, tu n'as pas adressé la parole à un de tes semblables, moi mis à part.

— On aura tout vu : une leçon de sociabilité de la part d'un garçon dont le meilleur ami est un papillon vulcain!

Ignorant la remarque, j'ai pris Alice dans mes bras.

— Regarde ce que papa a peint aujourd'hui, ai-je dit d'une irritante voix de bébé.

J'ai tourné le museau de la chienne vers la toile.

— Regarde la jolie dame, ai-je ajouté. La jolie petite dame pour papa.

Fred a soupiré et déposé ses pinces.

Nous avons fini par marcher jusqu'à Nécropolis, surnom qu'il donnait au cimetière de la ville. Nous nous sommes assis sur les tombes, Fred à côté de celle de Cordelia Feltwell (TOUT CE QUE JE DEMANDE, C'EST QU'ON SE SOUVIENNE DE MOI) et moi à côté de celle de George Kingston Sr. (AIMER, C'EST ENTERRER). Les saules se dandinaient sous la brise à la manière de danseurs de hula géants.

— Tu te sens bavard, Jack?

Fred voulait me faire parler.

— Devine comment Cordelia est morte? ai-je dit au bout d'un moment. Un soir, la vieille alcoolo pose le mélangeur au bord de la baignoire. Elle a l'intention de se préparer des daiquiris en faisant trempette. Après le troisième, elle fait tomber l'appareil dans son bain de mousse et, du coup, invente un nouveau cocktail, le cordial de Cordelia.

Fred a roulé les yeux et porté une Camel à sa bouche.

— Il ne faut pas oublier non plus George Kingston.

D'un geste de la tête, j'ai indiqué la pierre tombale et son cortège d'anges qui s'effritaient.

— On a affaire à un pasteur mormon qui prône la polygamie. Jusqu'au jour où ses deux épouses tombent amoureuses l'une de l'autre, le plantent là et font fortune après avoir inventé ensemble les petits bidules en plastique qu'on voit au bout des lacets. Il en est mort de dépit.

Fred s'est gratté la barbe.

— Tu sais, Jack, les électrochocs donnent de nos jours des résultats inespérés.

Il a tiré sur sa cigarette en regardant Alice. Elle jappait après une chenille qui gravissait la pierre de Cordelia. J'ai lancé un bout de bois au loin et Alice a détalé à sa suite. J'ai ensuite placé mon doigt dans la trajectoire de la chenille. Elle est montée à bord. Aux pointes blondes, façon punk rock, qui hérissaient son dos, j'ai compris qu'elle se métamorphoserait en *Colias croceus*. Un souci.

— Tu sais, Fred, les Grecs anciens croyaient que, après la mort, l'âme s'envolait dans le corps d'un papillon.

Fred a approché son visage de ma main tendue. Il a tiré sur sa cigarette et soufflé un nuage de fumée en direction de la chenille. Elle s'est enroulée à la manière d'un sac de couchage.

De combien d'histoires comme celle-ci une rétrospective se compose-t-elle ?

Assis sur le lit, aussi raide qu'un mannequin, je vois les invités sortir de la galerie. Certains s'arrêtent, me montrent du doigt et me saluent d'un petit geste de la main, digne de la reine Élisabeth.

La voix du directeur résonne derrière les rideaux :

— Notre diable à ressort est-il prêt pour une petite visite ?

À treize ans, j'étais devenu un spécialiste des peintres réalistes canadiens. Du moins je le croyais. À l'occasion d'une visite du Musée des beaux-arts à Ottawa, j'étais passé devant leurs tableaux en annonçant tout de go « Mary Pratt », « Hugh MacKenzie » ou « Ken Danby ». Mais je regardais à peine leurs œuvres.

— Ralentis un peu, m'a ordonné Fred en me prenant la nuque en étau.

Il m'a ensuite forcé à choisir une peinture et à l'examiner en détail. Le temps de trouver à dire à son propos quelque chose de plus intelligent que le seul nom de l'artiste.

— Mire et admire, a-t-il dit.

Assis sur un banc, j'ai donc planché sur un Alex Colville : un jeune homme fait du tir en compagnie de son père. À l'avant-plan, le garçon, vaillant, la mâchoire carrée, l'air sûr de lui, pointe son pistolet vers une cible hors champ. Son père aux joues flasques se tient en retrait, des jumelles vissées aux yeux.

J'ai essayé de formuler des commentaires perspicaces sur les coups de pinceau et les clairs-obscurs. Mais j'avais

l'impression de remâcher des réflexions de Fred. En fin de compte, j'ai inventé une histoire à propos des deux personnages. Une animosité de vieille date. Une querelle au sujet de la technique de tir. Le fils qui se retourne contre son père. Un coup de feu accidentel. Du sang qui jaillit d'une blessure.

Le tout dans l'intention d'agacer Fred.

Au bout d'un long moment, mon père est revenu dans la salle où j'étais toujours en pleine « contemplation ». Fred s'est assis. J'ai débarrassé ma salade. Il a écouté. Il a souri. Après, il a dit :

— Chaque tableau raconte une histoire, n'est-ce pas, Jack ?

Il n'avait pas l'air irrité. Il a frotté ma nuque, encore sensible à l'endroit où il l'avait serrée. J'ai repoussé sa main. Au même instant, des visiteurs sont entrés dans la salle et nous ont regardés, Fred et moi. Je me demande quelle histoire racontait le tableau que nous formions.

Si inquiétant qu'on en a la chair de poule – c'est ainsi qu'un critique a décrit le travail de Fred. Mon père était content. Ses tableaux devaient être des instantanés du calme absolu qui règne juste avant un tremblement de terre.

En parcourant l'exposition, je ressens ce calme. C'est une salle étroite, tout en longueur, et les lattes de bois qui couvrent le sol semblent converger vers le fond. Les tableaux de Fred sont accrochés par grappes. Dans *Coiffeur pour hommes*, un homme recouvert d'une sorte de drap attend sa coupe. À côté de lui, des ciseaux enchevêtrés trempent dans un récipient. Dans *Plus haut*, une femme nu-pieds, au sourire de guingois, est assise sur une balançoire.

J'aime regarder les tableaux de Fred de près. De si près que, mettons, la main accrochée à la balançoire explose et se décompose en taches jaunes et orange, en traits bleu marine.

La femme sur la balançoire, c'est Judy. Elle a été ma patronne chez Créatures et, pendant quelques mois, la maîtresse et la muse de Fred. En fait, toutes les muses de mon père ont une place dans les tableaux qui ornent la salle. Voici Samantha et ses tatouages dadaïstes, y compris une tasse velue au creux de l'aisselle. Sur le mur du fond, on aperçoit Teresa, la potière mexicaine qui m'a appris à distinguer différents types d'argile à leur odeur. À côté d'elle, nous avons Diane, auteur de livres de cuisine qui nous a soumis à un strict régime végétalien – Fred et moi en sommes sortis avec une intolérance au lactose. Aucune de ces femmes n'est demeurée dans le décor pendant très longtemps. Le jour où elle a plaqué mon père, Diane a déclaré ceci : si sa vie amoureuse était un repas, Fred serait une biscotte – un hors-d'œuvre plat et insipide.

Les muses avaient la manie de disparaître. Qui donc, le moment venu, jouait les modèles ? Les bras qui bercent le carton de lait dans *Par élimination*, l'omoplate sous le tatouage dans *Encre indélébile*, les mollets tendus, la nuque de ce cou et même la main qui agrippe la balançoire. Réparties dans toute la pièce, des bribes de moi.

Dans le dernier tableau, ces fragments se rassemblent. Me voici assis sur mon lit, le visage de profil. Sur mes genoux, la boîte à papillon. Elle est inclinée, mais le couvercle de verre agit comme un miroir et on n'y voit ni le vulcain, ni le souci, ni le morphe bleu. On y distingue plutôt le visage de l'artiste. Mon père, médusé par son propre reflet.

En sortant de la salle, je tombe sur l'affiche qui fait la promotion de l'exposition. On voit le profil de Fred au-dessus de son nom. Plus bas, une date : 1948- . Je la fixe. En me rendant compte que je suis impatient de voir ce blanc se remplir, je sens mon visage rougir et me démanger.

Un après-midi d'automne, il y a un an et onze mois. Fred et moi pareussions dans la cour sur des chaises de parterre. Je lisais un ouvrage sur l'élevage des furets. Fred faisait la tête, en proie à la déprime. La raison ? Allez savoir. Une prise de bec avec une muse, peut-être, une pile de travaux à corriger ou un tableau qui lui donnait du fil à retordre.

— La période bleue de Robertson, je présume, ai-je marmonné.

Il s'est détourné. Quelques pièces de monnaie sont tombées de la poche de sa blouse et ont tinté sur la terrasse.

— Je vais aller nous préparer quelque chose, ai-je dit en posant mon livre.

J'avais prévu des tacos et du pain au maïs. Le repas préféré de Fred.

— Reste dehors, ai-je dit. L'air frais te fera du bien.

— Pour l'amour du ciel, s'est exclamé Fred. Tu es le contraire d'un petit garçon à sa maman. Tu es une maman déguisée en garçon. Tu crois que je devrais mettre une petite laine, au cas où le temps fraîchirait ?

Je l'ai foudroyé du regard et je suis entré. Dans la cuisine, j'ai démolì une pomme de laitue. J'ai râpé le cheddar avec tant de force que j'ai décapité une verrue

sur mon pouce. Pourtant, une fois le pain au maïs cuit, je sifflais en écoutant du vieux rock à la radio.

Comme le four dégageait pas mal de chaleur, je suis allé ouvrir la fenêtre du fond. Fred était à l'autre bout du jardin, agenouillé près d'un bosquet de bouleaux. Il me regardait à travers la vitre.

J'ai agité la main en me disant : belle composition – l'herbe miroitante, les arbres immobiles, Fred vêtu de sa blouse tachée de peinture. Puis j'ai remarqué sa bouche. Elle s'ouvrait et se refermait sans bruit, comme celle des poissons-globes qu'on voit dans les animaleries.

Deux secondes plus tard, j'étais à la porte, mais déjà, il gisait face contre terre.

Avant de rentrer, je retourne dans la vitrine pour récupérer la boîte à papillon. Assis au bord du lit, je songe à me glisser entre les draps et à y passer la nuit.

Le morpho bleu me regarde, ses ailes embrasées comme la flamme d'une lampe à souder.

Je crois l'entendre dire :

— Pourquoi ne pas passer le voir ce soir ? Tu le négliges.

Dans le couloir, je passe devant une civière et des infirmiers en chaussures de course. C'est le couloir couleur de dentifrice que j'ai déjà emprunté à d'innombrables reprises. Devant sa chambre, je m'arrête, jette un coup d'œil par la fenêtre et tambourine contre la vitre.

Je vois l'écran sur lequel une ligne zigzague. On dirait un sismographe mesurant les répliques d'un tremblement

de terre. Je vois les tubes en plastique et le respirateur. J'ouvre la porte, entre. M'avance. Assez près pour voir les vaisseaux capillaires qui sillonnent le lobe de son oreille, le papillonnement d'une paupière, le doux soulèvement de sa poitrine.

Les ongles des morts mis en terre continuent de pousser. Les siens aussi. J'ouvre donc le tiroir de sa table de chevet à la recherche du coupe-ongles. Puis je prends sa main, en éprouve la chaleur. Je taille ses ongles, un à un. Les minuscules croissants de lune forment un petit monticule sur sa poitrine.

Après, je tire une chaise et je m'assois. Je lui pose des questions.

— Tu as des nouvelles de Cordelia Feltwell?

J'invente ses répliques, tandis que le liquide intraveineux, goutte à goutte, infiltre son poignet.

Plus tard, une infirmière tape contre la vitre. Elle désigne sa montre. L'heure des visites est terminée.

Je me lève, m'étire, me penche pour remonter sa couverture. Le bras de Fred saute et repousse ma main. C'est seulement un spasme.

— Arrête de gigoter, dis-je.

J'ai capturé le morpho bleu le long d'une route de terre bordée de palmiers. C'était à la fin de l'été. Fred et moi étions au Mexique, à l'extrémité nord des tropiques. Depuis la route, nous entendions le rugissement des eaux de la chute El Salto.

Mon père était fasciné par le morpho qui voletait dans le bocal à poison. Ses ailes fragmentaient et réfléchissaient la lumière. Pour asphyxier le papillon,

je n'avais qu'à mettre quelques gouttes d'acétate d'éthyle. Pourtant, chaque fois que je faisais mine d'en finir, Fred m'arrêtait.

— Il n'est pas encore prêt à partir.

Après quinze minutes de ce manège, j'en ai eu ras le bol.

— Trêve de contemplation, ai-je dit.

Et j'ai administré le poison.



## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Antoine Tanguay, Tania Massault et Chloé Legault à Québec, Paul Gagné et Lori Saint-Martin à Montréal, Brigitte Bouchard à Paris, ainsi que Michael Schellenberg, Dean Cooke, Ron Eckel, Suzanne Brandreth et Anita Chong à Toronto.

## DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

**Sophie BEAUCHEMIN**  
Une basse noblesse

**Deni Y. BÉCHARD**  
Remèdes pour la faim

**Alexandre BOURBAKI**  
Traité de balistique  
Grande plaine IV

**Patrick BRISEBOIS**  
Catéchèse

**Eleanor CATTON**  
Les Luminaires

**Sébastien CHABOT**  
Le chant des mouches

**Richard DALLAIRE**  
Les peaux cassées

**Martine DESJARDINS**  
Maleficium  
La chambre verte

**Patrick deWITT**  
Les frères Sisters

**Nicolas DICKNER**  
Nikolski  
Tarmac  
Le romancier portatif  
Six degrés de liberté

**Nicolas DICKNER et  
Dominique FORTIER**  
Révolutions

**Christine EDDIE**  
Les carnets de Douglas  
Parapluiés  
Je suis là

**Max FÉRANDON**  
Monsieur Ho  
Un lundi sans bruit  
Hors saison

**Isabelle FOREST**  
Les laboureurs du ciel

**Dominique FORTIER**  
Du bon usage des étoiles  
Les larmes de saint Laurent  
La porte du ciel  
Au péril de la mer

**Steven GALLOWAY**  
Le soldat de verre

**Karoline GEORGES**  
Sous béton  
Variations endogènes

**Tom GILLING**  
Miles et Isabel ou  
La belle envolée

**Rawi HAGE**  
Parfum de poussière  
Le cafard  
Carnaval

**Clint HUTZULAK**  
Point mort

**Toni JORDAN**  
Addition

**Andrew KAUFMAN**  
Minuscule  
Les Weird

**Serge LAMOTHE**  
Le Procès de Kafka et  
Le Prince de Miguasha (théâtre)  
Tarquimpol  
Les enfants lumière

**Lori LANSENS**

Les Filles  
Un si joli visage

**Margaret LAURENCE**

Une maison dans les nuages

**Catherine LEROUX**

La marche en forêt  
Le mur mitoyen  
Madame Victoria

**Marina LEWYCKA**

Une brève histoire du tracteur en Ukraine  
Deux caravanes  
Des adhésifs dans le monde moderne  
Traders, hippies et hamsters

**Annabel LYON**

Le juste milieu  
Une jeune fille sage

**Howard McCORD**

L'homme qui marchait  
sur la Lune

**Anne MICHAELS**

Le tombeau d'hiver

**Sean MICHAELS**

Corps conducteurs

**David MITCHELL**

Les mille automnes de Jacob de Zoet

**Claire MULLIGAN**

Dans le noir

**Elsa PÉPIN**

Les sanguines

**Marie Hélène POITRAS**

Griffintown

**Paul QUARRINGTON**

L'œil de Claire

**C S RICHARDSON**

La fin de l'alphabet  
L'empereur de Paris

**Diane SCHOEMPERLEN**

Encyclopédie du monde visible

**Emily SCHULTZ**

Les Blondes

**Neil SMITH**

Boo  
Big Bang

**Larry TREMBLAY**

Le Christ obèse  
L'orangerie

**Élise TURCOTTE**

Le parfum de la tubéreuse

**Hélène VACHON**

Attraction terrestre  
La manière Barrow

**Dan VYLETA**

Fenêtres sur la nuit  
La servante aux corneilles

**Sarah WATERS**

L'Indésirable  
Derrière la porte

**Thomas WHARTON**

Un jardin de papier  
Logogryphe

**Alissa YORK**

Effigie

## DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

**Alexandre BOURBAKI**

Traité de balistique

**Martine DESJARDINS**

Maleficium

L'évocation

**Patrick deWITT**

Les frères Sisters

**Nicolas DICKNER**

Nikolski

Tarmac

**Christine EDDIE**

Les carnets de Douglas

Parapluies

**Max FÉRANDON**

Monsieur Ho

**Dominique FORTIER**

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

**Rawi HAGE**

Parfum de poussière

**Andrew KAUFMAN**

Tous mes amis sont des superhéros

**Lori LANSSENS**

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

**Margaret LAURENCE**

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

**Catherine LEROUX**

La marche en forêt

Le mur mitoyen

**Annabel LYON**

Le juste milieu

**Marie Hélène POITRAS**

Griffintown

**C S RICHARDSON**

La fin de l'alphabet

**Larry TREMBLAY**

Le Christ obèse

L'orangerie

**Thomas WHARTON**

Un jardin de papier



Composition : Hugues Skene  
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto  
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1  
Québec (Québec) G1K 3A9  
[editionsalto.com](http://editionsalto.com)